

Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose.

Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*

Eric Landowski nous invite à dialoguer. Le texte qu'il propose pour cela est clairement suffisant pour exposer la position à partir de laquelle le dialogue doit se développer. On n'en prendra donc pas prétexte pour faire un autre texte, éventuellement concurrent, ni pour dire la même chose autrement, ni pour dire le contraire. En acceptant le dialogue, j'exprime sans ambiguïté mon adhésion au principe que ce texte pose et que Durkheim formulait à sa manière à la fin du XIX^e siècle :

Mais de ce que nous nous proposons avant tout d'étudier la réalité, il ne s'en suit pas que nous renoncions à l'améliorer : nous estimons que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles devaient n'avoir qu'un intérêt spéculatif.¹

Ma contribution sera donc un commentaire, une suite de commentaires² qui viennent en appui ou en discussion de la position défendue par Landowski, pour tenter d'en expliciter le « prix » (épistémologique) et la « valeur » (éthique).

Le premier point, décisif du point de vue de l'épistémologie et de la méthode sémiotique, est le choix des *interactions*. L'interaction, en effet, est proposée à la fois comme ressort de la production du sens (c'est le versant épistémologique) et comme focus de l'analyse (c'est le versant méthodologique). Le geste est fort, puisqu'il pose l'interaction en quelque sorte à égalité et en alternative, par exemple au principe de la *transformation*, chez Greimas (le sens ne peut être saisi que dans sa transformation), ou au principe de l'*inférence*, chez Eco (le sens ne peut être produit que par inférence). Certes, Landowski se donne lui-même, comme proches parents et concurrents à la fois, la sémiotique tensive et la sémiotique subjectale, mais les *tensions* (chez Zilberberg et Fontanille) et les *instances* (chez Coquet) ne sont pas des principes fondamentaux et exclusifs de la production du sens ; elles n'en sont que les effets critiques que l'analyse doit interroger ; la construction du sens produit des tensions sémantiques, alors qu'à l'inverse, ce sont les interactions qui sont supposées produire du sens. Comme

¹ Émile Durkheim, *De la division du travail social*. Paris, Presses Universitaires de France, 1967 [1897], « Préface de la première édition ».

² Plusieurs de ces commentaires mériteraient d'être eux-mêmes commentés par des « émoi-icônes ». Ce type d'expression n'étant pas prévu dans le genre « article de revue scientifique », j'y renonce, mais à regret.

on pouvait le pressentir, le choix même des interlocuteurs et concurrents — ceux qu'on évite autant que ceux qu'on retient — est peut-être déjà un geste politique.

On pourrait prolonger la comparaison avec les principes de la transformation et de l'inférence en évoquant, notamment à partir de la reprise de ces thèses par Paolo Fabbri³, le fait que ces ressorts du sens donnent lieu à des chaînes elles-mêmes signifiantes, que ce soient la chaîne des transformations dans la *narrativité* greimassienne ou celle des inférences dans l'*interprétation* piercienne : ce type de syntagmatique est moins fortement revendiqué dans la socio-sémiotique de Landowski, il y est peut-être même secondaire, mais néanmoins présent.

Le principe de l'*interaction*, comme celui de la *transformation* ou de l'*inférence*, se nourrissent d'abord de la même conception fondamentale du sens : ce n'est pas une donnée, il n'est pas déposé dans quelque niche (textuelle ou écologique, peu importe), il n'est pas à recueillir et à extraire. Le sens est à construire, et cette construction ne peut commencer qu'en prenant appui sur des événements dont nous faisons l'expérience, que ce soient ceux que suscite le passage d'un état de choses à un autre (la *transformation*), d'un état cognitif à un autre (l'*inférence*), ou ceux qui, comme pour Landowski, impliquent le passage d'une relation (ou absence de relation) entre telle entité individuelle ou collective et telles ou telles autres entités présentes dans leur milieu (leur « bios »), à une autre relation (l'*interaction*). Les différences entre ces trois conceptions sont connues et même évidentes, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter plus longuement.

En revanche, la question se pose de leur capacité plus ou moins grande à susciter ou à porter un engagement, critique ou politique. Pourrait-on dire que le principe de l'*interaction* serait plus favorable (voire le seul qui serait propice) au développement d'une sémiotique présente au monde, et capable d'y intervenir efficacement ?⁴ Le principe de la *transformation*, par exemple, n'est inéluctablement lié ni à son interprétation proppienne, ni à sa réduction à la programmation et à la manipulation, ni même à la seule description des formes narratives canoniques. Il y a des transformations programmées, d'autres qui sont inventives ; il y a des transformations à l'intérieur d'un monde narratif clos, d'autres qui font voler les frontières en éclat ; il y a des transformations qui rétablissent un système et un ordre de valeurs, d'autres qui les déstabilisent ou en suscitent d'autres ; il y a des transformations passionnelles, esthétiques, voire des transformations stationnaires, dont les processus restent ouverts, et où se jouent entre autres des capacités de refus et de résistance.

On peut alors comprendre le choix de l'*interaction* de deux manières différentes et complémentaires, et sous ces deux manières, comme un même geste d'extension radicale : d'une part ,

3 Paolo Fabbri, *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier, 2008.

4 On peut noter, par exemple, que Roberto Pellerey, dans «Fuori mercato», propose une alternative intéressante, pour parvenir au même objectif politique : le passage de la sémiotique textuelle à la sémiotique des « processus en cours », autrement dit à la sémiotique des flux (passions et émotions, pratiques, formes de vie, etc.) : « Si, se adotta come sue unità d'analisi le unità vettoriali costituite da processi in corso di svolgimento. Ipotizziamo di poter esaminare pratiche sociali, e più in generale processi in corso di svolgimento, esaminando i singoli enunciati che le compongono » (R. Pellerey « Fuori mercato », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5567>). Notre traduction : « Oui, si elle adopte comme unité d'analyse des unités vectorielles consistant en processus en cours. Nous supposons qu'elle peut alors examiner les pratiques sociales, et plus généralement les processus ouverts, ainsi que les énoncés singuliers qui les composent ». Cette proposition est à l'évidence tout à fait compatible avec la socio-sémiotique de Landowski, qui s'occupe aussi des pratiques sociales, mais elle met en avant une sémiotique des processus pratiques, et pas une sémiotique des interactions.

comme le choix d'un mode de production et de construction du sens, d'autre part comme le choix d'un domaine de pertinence, d'un « périmètre » où il semble justifié de construire le sens.

Sous le point de vue du mode de production du sens, le principe des interactions se présente comme une extension majeure et multidirectionnelle, mais une extension tout de même, de celui de la « communication », qui était déjà définie comme une « intersubjectivité » dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés⁵. C'était aussi cette même communication (des biens, des femmes et des messages) qui permettait à Lévi-Strauss de mettre au goût du jour, dans les années soixante, le principe de l'échange et de la réciprocité généralisés, qu'il tenait de Marcel Mauss. Cette filiation explique en grande partie le succès de ce courant socio-sémiotique auprès des « sciences de la communication », notamment en Italie, au Brésil et en France. Elle n'en pose pas moins, sachant combien la distinction et la hiérarchie entre « signification » et « communication » était décisive aux premiers temps de la sémiotique greimassienne⁶, un problème de stratégie : faudrait-il passer par une généralisation de la communication, étendue, reformulée et reconfigurée en interaction, pour que la construction de la signification ait une dimension politique ?

Sous le point de vue du domaine de pertinence, le périmètre de l'interaction pourrait être considéré comme le plus étendu, bien plus en tout cas que celui de l'inférence, à condition de considérer que les interactants ne sont pas nécessairement des humains : des humains, certes, mais aussi toutes sortes d'êtres vivants, ou encore des « objets en société », des robots et des machines, des paysages et des territoires de notre Terre. On voit alors immédiatement ce qui est impliqué dans cette extension : *la diversité*, dite trop rapidement « culturelle », et qui est d'abord la diversité des *collectifs de sens*. Chacun de ces collectifs de sens définit quels sont les types d'existants qui le constituent, et quels types de relations entre eux peuvent être considérés comme signifiants.

Les interactions sémiotiques, ainsi comprises et étendues, en effet, n'ont pas de périmètre universel, ou universalisable. Chaque périmètre, chaque composition des interactions possibles, chaque « domaine de pertinence » sémiotique dépend d'un type de collectif, ou instaure un type de collectif, puisque chaque type de collectif sélectionne — cette sélection est l'élément principal de sa définition — les existants qui sont susceptibles de participer à des interactions pertinentes. Il y a par exemple des collectifs où on peut interagir avec des « âmes », d'autres où on a affaire à des « esprits » ou à des « fantômes », d'autres où on interagit avec les « ancêtres », et d'autres enfin où rien de semblable ne se présente. Il y a également des collectifs de sens où il est pertinent d'interagir avec un arbre, un lac ou une montagne, et d'autres où ce serait une insanité. Nous vivons (presque) tous dans un collectif où les interactions avec les machines ont du sens, et nous savons en même temps que dans d'autres collectifs, cette interaction serait absurde ou incompréhensible.

Si on rapporte cette observation au point de vue de l'interactant lui-même, elle peut être reformulée comme la constitution de son *milieu* (à partir de la diversité insignifiante de

5 A.J. Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 46 (entrée « Communication », 5). La communication, en tant qu'intersubjectivité y est distinguée de l'action des hommes sur les choses : Landowski englobe et reconfigure les deux dans l'interaction.

6 En ce sens que la signification subsume et régit la communication (qui n'en est qu'un cas particulier), et non l'inverse. Ce qui conduirait à se demander si, du point de vue de la socio-sémiotique, il est concevable que la signification puisse être produite autrement que par des interactions, et, au cas où la réponse serait positive, si cette signification-là aurait quelque chance de participer elle aussi à une orientation politique de la sémiotique.

l'environnement), qui est la sphère personnelle (sa « bio-sémiosphère » ?) que chaque être vivant sélectionne pour y faire l'expérience des interactions qui ont du sens pour lui. Mais la focalisation sur un tel point de vue entraînerait une réduction du champ de la sémiotique écologique, en prenant le parti de centrer le domaine des interactions autour d'un type d'entité dotée au moins de l'équivalent d'une conscience de soi, et qui aurait l'apanage exclusif de l'initiative et de l'interprétation des interactions : ce serait une prise de position politique restrictive, notamment à l'égard de la nature. Le concept de *milieu*, tel qu'Augustin Berque le définit et le développe⁷, est en l'occurrence fort utile, mais à condition de prévoir la *réciprocité* aussi bien que la *réflexivité*⁸ : le « soi » peut alors être pris dans l'initiative d'un autre type d'existant, qui l'a intégré dans son propre milieu.

En somme, une sémiotique « écologique » en ce sens-là et sous cette extension-là prend nécessairement le parti d'une *épistémologie de la diversité*, et tient pour contraire à ses engagements une épistémologie de l'universel et des modèles « tous terrains ». Comme elle est actuellement en voie de fondation et de déploiement, on ne peut savoir déjà si elle tiendra cette promesse. Mais on comprend aisément pourquoi l'épistémologie de la diversité est aussi une position politique, dans le cadre d'une orientation scientifique qui se veut écologique, et en quoi elle se mettrait en contradiction avec elle-même si elle ne s'interrogeait pas sur la diversité des modèles sémiotiques, en même temps que sur celle de la diversité des collectifs de sens.

Eric Landowski définit par ailleurs les conditions nécessaires pour un engagement politique de la sémiotique comme pratique scientifique : outre le principe des interactions, il faut distinguer dans la production du sens qui en découle plusieurs « régimes de sens » (plusieurs manières de produire du sens en interaction), et ensuite faire le choix de l'un d'entre eux, susceptible de circonscrire les conditions d'un monde meilleur (qu'il qualifie d'« utopique »), et d'un fonctionnement social différent de ceux qui ont cours aujourd'hui. Toutefois, on pourrait s'accorder aisément sur le fait qu'il y a d'autres voies que celle-ci pour promouvoir et pratiquer une sémiotique « à l'unisson du monde », partie prenante des orientations sociétales, contribuant à leur définition, et qui saurait se faire entendre au moment des choix politiques.

La première d'entre elles — faut-il le rappeler ? — consiste tout simplement dans un engagement politique concret (ce qu'on appelle « faire de la politique ») pour l'exercice duquel on fait appel à une compétence sémiotique. Rien d'épistémologique en ce cas : seulement beaucoup de méthode, d'endurance et de disponibilité pour gérer de « vraies » interactions, rugueuses, toujours complexes et menaçantes, et dont personne ne sort jamais complètement indemne. Et dans ce cas, qu'on pourrait appeler, en paraphrasant Sartre, la *sémiotique des mains sales* (celle qui a au moins des mains !), je ne suis pas convaincu que, quelle que soit la région du monde, quel que soit le régime politique, quelle que soit l'utopie dont on se réclame, et sauf à admettre d'être victime ou complice passif d'un univers de manipulations généralisées et exacerbées, on ait vraiment alors le choix du régime de sens...⁹

7 Pour une première formulation de la distinction entre environnement, milieu et paysage, voir Augustin Berque, *Médiance, de milieux en paysages*, Paris, Belin/RECLUS, 1990.

8 Ce qu'Augustin Berque désigne globalement, dans la perspective qui lui est propre, comme « trajectivité » (antérieurement à la distinction entre sujet et objet), et qui serait un équivalent philosophique de l'interaction sémiotique. Cf. A. Berque, *Ecumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

9 On peut évoquer à cet égard la mésaventure d'un sémioticien renommé, et dont l'intégrité personnelle était indiscutable, qui, conduisant sur commande une étude de grande ampleur sur le paysage politique italien à la fin

La deuxième manière de s’y prendre est tout aussi terre à terre, et sans doute bassement « pragmatique » : il suffit d’avoir la responsabilité d’étudiants, de doctorants et de jeunes chercheurs ; ce serait en quelque sorte la *sémiotique transmissible*, soumise aux contraintes et aux valeurs propres à la transmission. Ces étudiants, doctorants et jeunes chercheurs ne sont pas en effet de simples esprits entièrement consacrés à l’appropriation d’une théorie et d’une méthode intellectuelle ; ce sont d’abord des acteurs sociaux, de futurs travailleurs, des citoyens et des agents économiques qui devront trouver, avec, contre ou sans la sémiotique que nous leur proposons, un rôle et une place dans un monde ô combien réel ! Eric Landowski évoque le « métier » de sémioticien. J’évoquerais pour ma part également celui de « professeur de sémiotique », car transmettre la sémiotique à des cohortes de jeunes adultes, c’est aussi intervenir à travers et avec eux dans le monde réel, et contribuer un peu à son amélioration ou à sa dégradation.

Mais dans cette perspective, précisément, c’est la sémiotique qu’on leur propose qui s’adapte à l’avenir que ces jeunes adultes espèrent et construisent ; c’est leur avenir le plus plausible qui décide en quelque sorte du type de sémiotique et du régime de sens dont ils ont besoin. En d’autres termes, c’est la sémiotique qui doit s’*ajuster* à l’avenir de l’étudiant, et pas l’inverse, qui impliquerait une prise de risque incontrôlable. Et dans ce cas, il faut disposer de plusieurs options, parfois même de plusieurs orientations sémiotiques : on ne transmet pas la même sémiotique à quelqu’un qui veut devenir chercheur ou enseignant, à quelqu’un qui veut s’adonner aux stratégies de communication ou de marché, à quelqu’un qui veut faire son métier de l’édition ou du design, où à quelqu’un qui souhaite militer dans les milieux altermondialistes ! Ce seront ces jeunes adultes qui connaîtront les interactions qui produiront du sens, et il leur faudra disposer du type de sémiotique qui leur permettra d’affronter les régimes de sens qui leur seront imposés ou proposés, au moins dans un premier temps, avant d’être en mesure d’imposer le leur. Pour prendre un exemple, la *sémiotique académique*¹⁰ — une cible bien facile —, est pourtant en prise directe avec le monde réel, celui des métiers existants et des vies concrètes, quand elle permet à un étudiant de devenir enseignant et chercheur dans une institution publique, où il aura ensuite la liberté de développer à son tour d’autres formes de sémiotique¹¹. Un autre exemple : la *sémiotique des positionnements publics* (économiques, institutionnels, politiques), telle qu’elle se développe dans des agences et différents types d’organisations, a directement à faire avec les régimes de la programmation et de la manipulation, puisque, comme Landowski le rappelle, ils sont dominants dans le monde que nous habitons tous. Et dans ce cas, il n’est pas garanti que la meilleure façon d’agir efficacement sur les situations soumises à l’analyse consiste à substituer d’emblée à ces régimes dominants celui de l’ajustement. Dans

des années 80, en sous-traitance d’une agence italienne, s’aperçut, mais trop tard, qu’il avait contribué à la définition et au positionnement de *Forza Italia*. Faire de la politique, même pour un sémioticien, c’est toujours prendre le risque de travailler pour l’adversaire sans le savoir, si l’on n’a pas prédisposé de contre-stratégie pour échapper à la manipulation de ce dernier.

10 « Académique », utilisé en dehors de son sens propre, c’est le plus souvent le jugement que l’on porte sur la méthode et sur les formats d’expression de l’Autre (l’autre discipline). Par exemple, l’historien pourra passer pour académique du point de vue d’un sociologue, ou le linguiste pour un philosophe (et réciproquement).

11 A contrario, on sait bien que les chercheurs non titulaires, et maintenus indéfiniment dans des situations précaires et « non académiques », sont les plus facilement soumis aux régimes de sens dominants, ceux qu’imposent les appels d’offres définis par les pouvoirs publics... et qui sont supposés financer leurs recherches en situation précaire. Il faut œuvrer d’abord contre cette précarité qui entretient la domination des orientations « démocratico-marchandes » en leur fournissant des ressources intellectuelles durablement maintenues dans une situation de dépendance économique et de marginalité institutionnelle.

l'affrontement entre une bande de loups et un troupeau de moutons, par exemple, le positionnement optimal des moutons, celui qui leur laisse un espoir de survie politique, sera plutôt du côté de la contre-manipulation, de la mise sous protection systématique, ou de la fuite urgente et diligente, que du côté de l'ajustement aux loups.

La troisième manière est celle illustrée par Roland Barthes, et à laquelle Greimas disait adhérer et qu'il appelait la « démystification », sans pour autant s'y engager aussi publiquement que Barthes. Cette manière de faire de la politique est paradoxalement *descriptive* (elle décrit des signes, des textes, des images, des pratiques), et elle n'est ni partisane ni interventionniste : elle est critique, comme toute bonne description. Mais l'engagement est ailleurs, dans le conflit des pratiques intellectuelles elles-mêmes : la sémiotique descriptive, notamment celle de Barthes dans les *Mythologies*¹², ou celle de Greimas dans *Maupassant*¹³, est une forme d'engagement par opposition à la critique littéraire universitaire traditionnelle, qui repose sur un parcours et une accumulation des déterminations extérieures au texte. Et cet engagement est de nature politique, dans la mesure où la description est un déenfouissement des idéologies et des systèmes de valeurs masqués dans le texte, alors que l'autre pratique, qui ignore ces idéologies masquées, reste aliénante.

Enfin, il y a la manière proposée par Eric Landowski, qui consiste à introduire un double partage dans la sémiotique elle-même : d'abord le partage entre les sémiotiques dont il faut désespérer de leur capacité d'engagement (par exemple : la sémiotique tensive¹⁴), et celle qui laisse quelque espoir à ce sujet (la socio-sémiotique) ; et ensuite le partage, à l'intérieur de cette dernière, entre les régimes de sens acceptés et ceux qui sont rejetés ou combattus. Ce double partage peut être confronté à son objectif politique : on doit aboutir, nous fait entendre Landowski, à un acte de résistance, ou de critique, ou de déstabilisation, à l'égard d'un monde qui se pare des atours de la démocratie mais qui est surtout occupé à la marchandisation de toutes les valeurs et de toutes les interactions.

Le raccourci est quelque peu vertigineux. Certes, dans de nombreux travaux, les socio-sémioticiens, et notamment Landowski lui-même, ont utilement pavé une partie du chemin qui mène de l'un (le type de sémiotique sélectionné) à l'autre (la résistance et la remise en cause d'un type de fonctionnement social, dans le monde réel, de manière militante, et « pour de vrai »). Mais on comprend bien qu'il ne suffit pas de défendre avec opiniâtreté le régime de l'ajustement pour que les murs de Jéricho s'effondrent. Et en outre, tout comme entre les loups et les agneaux, la pratique même d'une sémiotique écologique visant à une alternative politique aura quelque peine à s'affirmer par la seule stratégie de l'ajustement.

Sur le chemin d'une sémiotique écologique, il y a donc aussi une problématique d'efficacité, et pas seulement d'ajustement. L'efficacité, en l'occurrence, ce serait celle de la puissance de

12 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1964.

13 Algirdas J. Greimas, *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil, 1976.

14 De fait, la malheureuse *sémiotique tensive* est renvoyée dans le camp de la marchandisation, qui pense le monde entier à travers le prisme d'un modèle économique. Le raisonnement de Landowski est à cet égard bien connu, mais il vaut la peine de le rappeler. Les tensions sémiotiques se produisent entre des intensités et des extensions soumises à des *variations graduelles* (des « plus » et des « moins » : plus ou moins intense, plus ou moins étendu) : donc la sémiotique tensive repose sur une *mesure des degrés* (affectifs et/ou cognitifs) ; donc la sémiotique tensive *quantifie les valeurs* ; donc la sémiotique tensive conçoit la signification comme une *économie des contenus et des expressions* ; et par conséquent la sémiotique tensive est *objectivement* complice de la marchandisation et de la financiarisation de nos vies (et du grand capital ?).

transformation que nous pourrions reconnaître, dans le « monde réel », aux productions et pratiques sémiotiques. Cette efficience est d'ores et déjà prise en compte dans les *cultural studies* et dans l'anthropologie contemporaine, avec le concept d'*agency* (« agence », ou « agentivité », selon le cas). Cette efficience conduirait à une tout autre conception de l'énonciation, qui serait alors définie comme un processus comportant au moins deux phases : une phase d'exploration de mondes (dans l'*expérience*), et une phase de construction de mondes (dans l'*existence*). Quand on écrit « monde », dans ce cas, même qualifié de « réel », on ne désigne ni le référent des productions sémiotiques, ni même la réalité diffuse et complexe de l'environnement des interactions. « Monde » est le nom d'un préconstruit (dont on fait l'expérience) et d'un à-construire (que l'on porte à l'existence). Et, en outre, et en conséquence, « mondes » devrait toujours être ici au pluriel (cf. supra, à propos de la diversité).

Pour revenir à la proposition d'engagement d'Eric Landowski, il me semble qu'elle ne peut être efficiente, et avoir quelque effet sur les mondes (avec lesquels nous serons « à l'unisson ») que sous deux conditions qui relèvent paradoxalement d'une « ontologie déontologisée » : i) le monde dit « réel », notamment démocratique-marchand, n'est qu'un des mondes que nous avons construits par notre activité sémiotique collective, et ii) nous sommes à même d'instaurer d'autres types de mondes en pratiquant d'autres activités sémiotiques que la précédente.

Landowski a proposé à cet égard le concept de « prise »¹⁵. Il n'est pas certain qu'il suffise à garantir une efficience (ou une agence) des expressions sémiotiques, en termes d'intervention et d'impact sur les mondes. On peut effectivement *penser* cette question en termes de « prise », mais on espère aussi que la « prise » ne soit pas seulement une *expérience de pensée*.

C'est sur ce dernier point que je vais mettre fin à mes commentaires : avant de décider s'il est plus acceptable d'ajuster que de programmer, de s'accomplir mutuellement que de se combattre et de s'appropriier / déposséder réciproquement¹⁶, je suggère de lancer un programme de recherches pour comprendre quels sont les aspects de stabilité et d'instabilité des mondes que nous voulons transformer, et quelles sont les conditions pour que notre « prise » sur ces mondes les transforme en tant que tels, c'est-à-dire non pas en tant qu'Être ou Référent en général, mais en tant qu'ontologies sémiotiques (les « mondes ») qui ont pris forme dans les collectifs de sens auxquels nous appartenons.

Pour citer cet article : Jacques Fontanille. «Le prix et la valeur de l'engagement», Actes Sémiotiques

[En ligne]. 2017, n° 120. Disponible sur :

<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5816#dialogue8>> Document créé le 24/02/2017

ISSN : 2270-4957

15 Cf. « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009 (<http://epublications.unilim.fr/revues/as/2852>).

16 Le concept d'*appropriation* est un bon exemple que l'on peut soumettre utilement au principe de la diversité épistémologique et de la diversité des collectifs de sens. Dans la tradition folklorique européenne, et dans son extension au régime de sens propre à l'occident contemporain, l'appropriation dépossède, spolie ou détruit autrui : elle augmente le Soi, au prix du dépérissement de l'Autre. Mais dans un autre type de collectif de sens, comme par exemple celui constitué par la modernité brésilienne à partir des années trente, notamment grâce au mouvement dit *anthropophage*, l'appropriation anthropophagique commence par renforcer le propre d'autrui, le valorise intensément, avant de l'assimiler au Soi, qui s'en trouve non pas augmenté, mais redoublé et reconfiguré par l'Autre. Pour cet autre collectif de sens, et dans cette autre conception de l'appropriation, le *propre de l'Autre* n'est jamais autant *accompli* que lors de son absorption par le Soi.